

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 15

Artikel: Laquielle !!
Autor: C.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217145>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Continue ! Je dois tout entendre !

S'adressant à sa fiancée, Paul Verney lui rendait sa parole :

« Epouse un bon garçon qui sache te rendre heureuse. Tu l'as bien mérité. Et ton bonheur te rendra le pardon plus facile à mon égard. Sois heureuse, Suzanne ! Et ne m'oublie pas tout à fait ! »

Sylvie tremblait. La lettre se terminait ainsi par un adieu définitif, inexorable. Quel homme était devenu son fils pour renoncer à cet amour ? Son vœu de bonheur à Suzanne était comme un retour pitoyable sur lui-même. Ce bonheur sans lui, loin de lui, serait, c'était clair, le prix, la rançon de ses fautes. Tout était fini !

Les deux femmes, alors seulement, tombèrent dans les bras l'une de l'autre et pleurèrent éperdument.

Un dernier rayon de soleil illumina les champs voisins, ces champs que Pierre Verney, son mari, ses fils partis, avait, la mort dans l'âme, dû vendre

petit à petit, en même temps que ce dernier salut de l'astre montrait, contraste désespérant, l'abandon de la cour et du dernier pré et la misère de la ferme; Sylvie, alors, comprit qu'elle n'avait pas gravi tout son calvaire : son mari lui restait, loque pleurant la perte de sa terre, sombrant petit à petit dans la mélancolie et que son devoir à elle était d'appuyer, de soutenir et de réconforter.

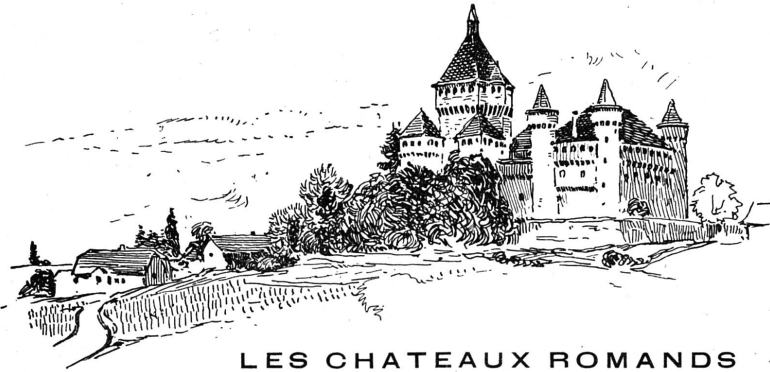
— Pas un mot de cette lettre à personne !

Elle embrassa sa nièce et, brisée, penchée comme un arbre après l'ouragan, elle rentra à la maison.

Et Suzanne se remit à pleurer désespérément. Elle pleurait le passé, les espoirs défunts, les rêves envolés. Elle pleurait surtout parce que, tout au fond d'elle, une voix lui disait, tenace : Tes larmes seront éternelles et éternellement brûlantes, parce que tu l'aimes encore !

(L'Exode III.)

C. AMSTEIN.



LES CHATEAUX ROMANDS

VUFFLENS

LE Château de Vufflens a été construit à des époques différentes, il n'en est pas moins un monument de toute beauté : sa noble silhouette qui se voit de loin, n'a pas sa pareille.

Le donjon, massif et imposant, est la partie la plus ancienne; il est garni de machicoulis avec un parapet en saillie, à jour, et flanqué de quatre tours de même forme. L'autre corps de bâtiment, le seul actuellement habitable est plus récent, bien que fort ancien aussi; il est également surmonté de quatre tourelles se terminant en pointe, ce qui lui donne ce caractère spécial qui en fait un des châteaux les plus remarquables du canton de Vaud.

Le plus ancien document connu, parlant du château de Vufflens, date de 1108, ce qui est cause que sa fondation fut attribuée à faux à la reine Berthe.

Il est fait mention, pour la première fois, d'un seigneur de Vufflens, du nom de Pierre de Vofflens, qui vivait au douzième siècle.

La seigneurie passa en diverses mains; puis, dès 1390, par le mariage de la dernière héritière du Vufflens, Jaquette de Duin, avec Henri de Colombier, ce dernier lui rendit son lustre et sa renommée. Henri de Colombier fut en effet un des plus illustres châtelains de Vufflens; mais comme ses charges le retenaient fréquemment loin de ses terres et de son pays, son beau-père, Guillaume de Montricher, qui avait à se plaindre de lui, s'empara du château, en son absence. Henri de Colombier put rentrer en possession de ses biens et sa famille les conserva jusqu'au seizième siècle.

En 1641, la terre de Vufflens fut achetée par François de Senarclens, époux de Marie Guey, veuve de François le Marlet, fils d'un ancien propriétaire du château, qui l'avait revendu; la famille de Senarclens en est propriétaire aujourd'hui encore.

En 1860, le donjon menaçant ruine, subit d'importantes restaurations.

On peut comprendre qu'une habitation romantique, telle que le château de Vufflens, dominant les vignobles et les vergers d'une des contrées les plus riantes du canton de Vaud, château grandiose au pied duquel se déroule le gracieux paysage qui s'en va en molles et douces ondulations rejoindre les

rives du Léman, ait tenté l'imagination romanesque d'Isabelle de Montolieu et qu'elle recueillit les légendes dont un château est toujours richement doté.

A l'en croire, la reine Berthe, lors de son mariage avec Hugues, roi de Lombardie, qui devait l'éloigner du beau pays qu'elle aimait passionnément et dont elle était la souveraine, aurait fait réparer le château de Vufflens pour le donner à Grimoald, duc Azzoni.

Ces tours, ce donjon, éveillent l'attention de Mme de Montolieu, persuadée que le souvenir de cruels tyrans et de beautés prisonnières les hantait encore.

Elle nous conte les malheurs de « la belle et touchante Ermance de Vergi », qui, ne donnant plus que des filles à son inflexible époux, se les vit enlever par celui-ci, une à une, et enfermer dans les quatre tourelles. Révoltée par tant d'injustice, elle accompagna sa dernière fille et s'enferma avec elle, jusqu'à ce que Grimoald, sur son lit de mort, les rappela toutes et mit fin à leur captivité. Alors, Mme de Montolieu nous fait assister aux fêtes données en l'honneur des jeunes châtelaines; aux scènes de la chevalerie où les seigneurs des environs, tous beaux et charmeurs, luttaient d'adresse et de vaillance pour obtenir la main de ces demoiselles.

Qui de nous n'a parcouru dans son enfance et dans sa jeunesse même ces pages imprégnées du sentimentalisme naïf du temps.

Ces récits, pleins de grâce naturelle, fixant notre intérêt sur les héros et héroïnes qui selon la tradition, vécurent dans cette fière demeure, nous en font, dès l'enfance, saisir le charme puissant : c'est pourquoi le nom du château de Vufflens associe toujours dans le cœur du Vaudois, le beau pays qui l'entoure.

M. D. P.

C'EST TOUT NATUREL. — Mari et femme se querellent. Ça peut arriver.

Elle. — Tu es un insolent. Comment, comparer ma mère à une huître ! Oh !...

Lui. — Mais forcément, ma chère, puisque je te dis que tu es une perle !

Mr.

ON PEUT... — Se laver les mains d'une chose, sans user pour cela d'une cuvette. — Se piquer le nez, sans aiguille ou épingle. — Se rincer l'œil, sans eau. — Etre plongeur, sans savoir nager. — Raser quelqu'un, sans savon, blaireau, ni raseoir.

Mr.

LAQUELLE !!



LE rideau rouge cramoisi qui fermait l'entrée du café et qui laissait passer des bouffées d'un vent tiède, fut soulevé soudain par une main preste; un ventre rebondi, sortant d'un gilet tout déboutonné et orné d'une grosse chaîne à pendeloques; une figure large, moustachue et baignée de sueur, une main tenant un petit chapeau de paille à ruban noir, toute cette apparition se détacha brusquement sur le fond clair du rideau; une voix forte en sortit, qui prononçait :

— Bien le bonjour !

Chacun des buveurs se retourna, lentement, comme à regret, tant la chaleur vous pèse, tant il est doux de siroter son verre, le nez dessus, tant il est dur d'être troublé dans la quiétude que l'on vient chercher en ce lieu.

Sans qu'on y mit d'insistance, l'inconnu fut dévisagé, détaillé, pesé, soupesé, classé en un tour de main par les habitués de la pinte. A peine était-il arrivé, en faisant grincer le parquet sous son poids, auprès de la patère émaillée et branlante où il accrocha sa canne et son chapeau, qu'il était déjà sympathique à tous. On vit ses yeux errer, durant quelques secondes, sur le comptoir d'étain, propre et modeste, orné de carafons aux chatolements tentateurs et d'un phonographe trônant au milieu; les liqueurs, pourtant, ne le tentèrent point; le patron s'approcha, il lui commanda un demi de nouveau; s'épongea le front, tout en rythmant cette opération de légers soupirs de bien-être; puis il eut à l'égard de ses voisins des coups d'œil amicaux et commodes; enfin, il résolut de s'asseoir, et prit place, une table de marbre, l'occupant toute en sa longueur restreinte; juste au-dessus de lui, un homme d'Etat, en effigie, arborant redingote et lorgnons, semblait vouloir consacrer, par sa présence, le local. Le nouvel arrivé aperçut le portrait, puis, établissant quelque comparaison secrète entre celui-ci et sa propre personne, il se sentit vaguement flatté. Il regarda ses voisins, mijotant une phrase à leur adresse :

— Charrette, on est cuit, pour le coup !

Cela sortit d'un jet et cela plut sur-le-champ à l'aéropage villageois; quelqu'un répondit :

— Je crois bien !

La glace était rompue, on eut l'impression qu'on se touchait les coudes. Quand le patron, mané, retroussées et tablier vert, eut apporté le demi de mandé, on but une santé réciproque. Là-dessus, le client nouveau esquissa un geste de surprise :

— Mais, c'est bien toi, Louis ! Tu ne te remets pas de moi ? fait-il au patron; il y a un fameux bout de temps que tu tenais le Faucon, à Rolle; paraît que ça t'a plu mieux de venir t'installer à Sugny; je m'attendais pas à te trouver par là, en me promenant; pour une chance, c'est une chance; on aimait bien se voir un bocon, de temps en temps, quand on passait devant chez toi; quand même que moi j'étais pas tant régulier. Alors, ma binette te dit toujours rien, tu te rappelles pas du papa Roulet ?

— Pardine, que je m'en rappelle, à présent; seulement, tu es pas un de ceux qui sont faciles à reconnaître; tu as rudement changé, oui, rapport ta grosseur; tu as pris de l'embonpoint. Ah ! on te cheveys étaient pas si gris; et puis, ça te chantait tout de même, ta blouse, quand tu l'as ou quand tu l'as pas.

— Bien sûr, on n'a pas vingt ans toute sa vie.

— Bien dit. Mais, sapristi... tu es pas un revenant, des fois ? Ou bien es-tu venu pour nous jouer une farce ?

— Une farce ? c'est pas dans mes idées; elle sont pas ordinaires, tu sais, les tiennes; qu'est-ce qui te trace par le ciboulot ? Je crois bien que tu cherches des poux...

— Attends seulement ! on va te montrer un drôle !

Et le cafetier revient bientôt, tenant la *Feuille* Rollé en mains, la déplie et l'étale, à la page où les morts s'encolonnent comme un convoi funèbre anticipé, tout en disant :

— Regarde-voir où on t'a mis.

Les yeux écarquillés, tout grands, les bras ba-

lants de stupéfaction, le père Roulet lit alors son nom dans un des carrés bordés de noir, tandis que le cafetier détaille et lit l'article en posant dessus son index :

— David Roulet, vigneron — c'est pourtant bien toi ? — Madame et Monsieur Roulet-Favre, Monsieur....

Bref, il appert que rien n'a été omis d'essentiel et que le verset biblique, lui-même, n'a pas été oubliés et articulé avec un peu de peine :

— Cristi de cristi ! Faut être une rude de che-noille pour vous jouer de ces tours ! la rosse ! ça devrait être rôti à petit feu... Et avec des pincettes, encore !...

— Alors, comme ça, c'est de l'invention ? dit en interrompant un des buveurs.

— Et puis comment, que c'est de l'invention !

Croyez-vous qu'on a envie de casser sa pipe sans dire bonsoir à la compagnie ? Versez me voir un verre, Louis, ces émotions, ça donne une soif. A la tienne; à la vôtre. Il a du piquant, ton vin; charrette, on va sur les septante-cinq, c'est connu, mais la tête est encore bonne, le coffre aussi, il n'est pas tant esquiné que ça. Tout de même, pour une émotion, c'en était une de sorte. On va aller tirer toutes ces manigances au clair, dès qu'on aura fifié son verre. A votre bonne santé, messieurs... Me brûle-t-il pas si j'y comprends quelque chose. Apporte encore trois décis, Louis.

— Dis-voilà, suggère alors Louis, c'est pas ta belle-mère, des fois, qui a voulu t'enniaiser ?

— Ouah ! elle n'est pas si tant crouïe. Va me chercher ce litre.

Ayant vidé son reste en silence, avec la componction requise de tout buveur digne de ce nom, le vigneron mystifié se lève :

— A la revoyance, vous entendrez encore parler du père Roulet; pour sûr, il y aura du frotic devant les tribunaux. Combien ça fait-il, les chopines ?

Sur ces paroles mémorables, il sort, après avoir réglé l'ami Louis, se promettant bien in petto de vivre encore une décade, ne fût-ce que pour faire endéver les farceurs et les jaloux. C. F.

Dans nos annales judiciaires. — C'était il y a plus de quarante ans, à une audience civile d'un de nos tribunaux de district. Siégeait entre autres comme juge, un rentier affligé d'une infirmité de la vue : il était borgne. Au moment de délibérer sur une cause importante, son collègue assis à côté de lui (un notaire), crut devoir lui dire, sans penser à la portée de sa réflexion :

— Maintenant, M. O***, il s'agit d'ouvrir l'œil et le bon.

Et le juge, ainsi averti, de répondre :

— Je vous prie bien, mon collègue, de remarquer que je n'en ai pas le choix. Pn.

La livraison d'avril 1922 de la **Bibliothèque Universelle et Revue Suisse** contient les articles suivants : Albert Rheinwald : Le Don Juan de Molière; C.-A. Loosli : Macabre cohabitation. Nouvelle; Baronne M. Wrangel : Ma vie et ma fuite du « paradis communiste » (seconde et dernière partie); Louis Avennier : Le droit fluvial international et le régime du Danube (seconde et dernière partie); I. Grunberg : La III^{me} Conférence Internationale du travail; Henry Lehr : La Suisse en 1643, d'après un voyageur alsacien; Lettre de Paris (Jean Lefranc); Chroniques allemande (A. Guillard), italienne (Paolo Arcari), politique (Ed. Rossier), suisse romande (Maurice Milloud), scientifique (Henry de Varigny). La **Bibliothèque Universelle** paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

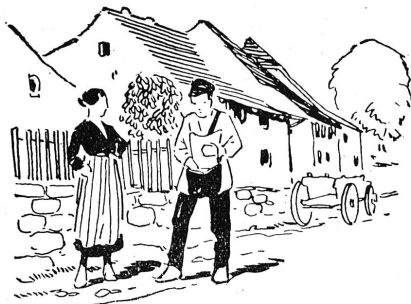
LES SURPRISES DE LA GRAND-VILLE. — Une brave Vaudoise, dont dame nature n'avait pas flatté les traits, hélas ! n'était jamais sortie de son village.

De retour de Paris, où elle a passé quelques jours chez des parents, elle raconte les aventures qui lui survinrent dans la grande ville :

— Pensez donc, dit-elle, j'étais dans l'omnibus et tenais, sur mes genoux, mon « ridicule » ouvert, avec mon porte-monnaie dedans, et où il n'y avait pas grand chose, quelques francs seulement... Mais ce n'est rien ça, il y avait aussi mon passeport. Pensez donc, si on me l'avait volé ! J'aurais été belle !...

— Oh ! alors, dans ce cas-là, ça n'aurait pas été dommage, fait le notaire.

Et tout le monde de rire. Elle aussi, gagnée par la contagion, mais sans avoir compris. E. M.



BOITE AUX LETTRES DU CONTEUR

M. R., épicière à V.-Mendraz. — Ce n'est pas une raison de ne pas faire l'aumône à autrui parce que vous ne voudriez pas qu'on vous la fit.

Madame V., à Bellerive. — Il est vrai que certaines allumettes prennent difficilement feu. Essayez, madame, de faire comme moi : frottez-les sur le fond de votre pantalon, ça réussit souvent.

M. Aug. V., à Chavannes. — Vous confondez « poule mouillée » avec « poule d'eau »; cette dernière est un gibier bien connu, la première est une expression figurée qui signifie une personne-peu courageuse, peu entreprenante.

A. M. B., à Rolle. — Nous avons bien regretté de ne pouvoir assister aux funérailles de votre belle-mère, qui était la doyenne de nos abonnés. Ce sera pour une autre fois.

Gourmand, à Vevey. — D'accord avec vous, le saucisson à l'ail est délicieux, mais rend l'haleine malodorante, et nous ne connaissons pas de moyens pour corriger cela. Que voulez-vous, chaque mets d'ail a son revers !...

Madame V., à Nyon. — Sans aucun doute, la fillette de votre voisine a eu tort de dire à la vôtre « que vous n'étiez pas une méchante femme, bien que n'ayant pas toujours la tête à vous ». Il vaut mieux ne pas faire attention à cela. Les enfants, c'est jeune, ça répète tout ce que ça entend dire, sans penser à mal.

IL LUI EN CUIRA ! — X. se promène de long en large devant l'hôtel des postes. Il a l'air furibond et regarde fiévreusement tantôt sa montre, puis tantôt à droite, tantôt à gauche.

Un de ses amis passe :

— Que fais-tu là ?

— J'attends Y. Voilà trois quarts d'heure qu'il me fait poser. Ah ! s'il ne vient pas, je lui ficheraï mon pied quelque part. Tu vas voir les étincelles ! Mr.

MAIS NON ! — On sait que la rougeur du nez est très souvent l'indice d'une maladie du foie. Un malade, dont le foie avait reçu force demis et trois décis à distiller, en portait le témoignage nasal.

A sa femme, qui lui en faisait la remarque, lui disant : « Aujourd'hui, Némorin, ton foie te fait souffrir, dis ? Tu as le nez rouge », il répliqua, maussade :

— Mais non, ce n'est pas le foie qui m'a fait venir le nez rouge; c'est le vin blanc.



L'ŒUF D'OR
Un conte des Alpes Vaudoises.

II

Désagréable surprise. David Durgniat, heureusement, n'avait pas les nerfs sensibles. La première émotion apaisée, il chercha dans ses poches de quoi faire de la lumière. Mais, briquet, pierre, amadou étaient restés sur le seuil du chalet, à côté de la pipe, vivement posée pour courir vers l'œuf d'or.

— « Crouïe » affaire, murmura-t-il. Enfin, tant pis; il n'y a rien à « repiper ». Faut regarder avec les mains comme les aveugles.

Et il commença d'inspecter les parois rocheuses, tâtonnant en quête de quelque ouverture libératrice. Après avoir ainsi marché durant un temps assez

long sans rencontrer aucune issue, ni même aucun angle, David conclut à une caverne circulaire.

— A moins, pensa-t-il, que chaque côté soit si grand, si grand que... Mais, non, je connais ce rocher. Il n'est pas immense.

Et comme il se rappelait la structure extérieure du bloc, il se rappela aussi n'avoir jamais remarqué la moindre fissure. Pourtant celle par laquelle l'œuf d'or l'avait entraîné n'était point dissimulée.

— Encore une diablerie, murmura-t-il. J'aurais mieux fait de laisser cet œuf en repos.

Cela dit, il recommença son voyage d'exploration.

— Pas possible que je ne trouve un moyen d'en sortir !

Ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, ou bien quelque lumière éclairait, peu à peu, sa prison, car bientôt il distingua plus nettement les menues aspérités des parois et la forme de la caverne : une rotonde comme il le présuait, spacieuse et très haute. Si haute que, dans le demi-jour, on ne pouvait apercevoir la voûte. Etrange aussi, ce demi-jour : une lueur azurée, légère, très douce, comme celle de quelque veilleuse brûlant sous un globe de verre bleu. David Durgniat regardait autour de lui, curieusement. Et tout à coup, il vit, au centre de la caverne, sur le sol, un objet qui reflétait joliment la lumière d'azur.

— Qu'est-ce encore que cette machine-là ? grommela-t-il, inquiet un peu et s'approchant avec prudence.

— Ah ! brigand ! L'œuf, l'œuf d'or.

Furieux, il levait le pied pour en frapper le malencontreux bibelot. Mais, le geste ne s'acheva pas. David demeura pied levé, bouche béante, aphone et ahuri. Devant la menace, l'œuf s'était ouvert comme un coffret, et, de ce coffret, surgissait dans un rayonnement d'azur, la plus adorable fillette qui, jamais, fit à notre planète l'honneur d'une visite. Et, avec elle, tout un petit monde d'oisillons; tandis que des fleurs, fraîches écloses, tapissaient instantanément le sol et les parois. Un souffle de printemps avait créé la vie et la joie. Et quel concert de gazouillis, de roulades, d'arpèges, de trilles, toutes les mélodies des fauvettes, des rossignols, des merles, avec le roucoulement des colombes, avec le sifflet des hirondelles, avec le babil impertinent des moineaux. Un concert comme jamais homme n'en avait entendu et comme jamais homme n'en entendit depuis lors. Mais, tout cela, voyez-vous, n'était rien, comparé au joli rire de la fillette. Un peu railleur, il est vrai, mais point méchant, et si gai, si franc, si pur, s'égrenant au caprice des pensées heureuses et réveillant une multitude de raisonnances qui en perpétuaient la chanson.

David Durgniat, le pied en l'air, comme un héros au bord d'un ruisseau, était d'ailleurs si absolument ridicule que cette gaité s'expliquait sans autre. Par ailleurs, et pour être juste, il faut avouer que le spectacle extraordinaire auquel assistait le brave garçon excusait son ahurissement. Et, d'abord, l'exquise riieuse, jolie, jolie, jolie blonde, avec, dans ses cheveux abondants, de mignonnes touffes de myosotis et d'œillets sylvestres. Elle était vêtue d'un tissu de fleurs et de feuillage. Violettes, églantines, cyclamens, épervières, ancolies, orchys, anémones, etc., formaient une miraculeuse broderie sur laquelle des papillons vivants butinaient avec leurs cousines les abeilles et les libellules. En sa main, la fillette tenait une branche d'aubépine : son sceptre, sans doute. L'âge ? Treize ou quatorze ans d'après les apparences humaines, mais quelque chose de surnaturel émanait de cette adorable créature, donnant à son regard, à son sourire, à sa voix une expression d'immortalité heureuse. Elle avait l'âge d'un être éternel et toujours jeune.

— Bonjour, David Durgniat !

Cette salutation, sur un ton quelque peu malicieux, ne rassura guère notre montagnard. « Voilà qu'elle sait mon nom, pensa-t-il. Eh ! bien, je suis dans de jolis draps. » Toutefois, reprenant un peu conscience des choses, il abandonna son attitude d'échassier pour celle d'un honnête bipède assez inquiet.

— Tu n'es pas poli, David Durgniat. Je t'ai souhaité le bonjour.